

LE *SATYRICON*
de PÉTRONE

ÉTIENNE GOMEZ

Attribué à Pétrone, diplomate du temps de Néron, le *Satyricon*, qui mélange non seulement style soutenu et registre vulgaire mais aussi narration en prose et passages versifiés, se présente comme une collection de contes issus de traditions diverses – *Le Festin chez Trimalcion*, *La Matrone d'Éphèse*, *L'Éphèbe de Pergame* – enchâssés dans un récit-cadre consacré aux aventures de deux amis, Encolpe et Ascylte, se disputant le jeune Giton.

L'histoire du texte et de ses traductions mériterait un volume entier tant les initiatives sont nombreuses et paradoxales dès le Moyen Âge et jusqu'au XVII^e siècle, notamment après la découverte du manuscrit de Traù en 1650, mais nous nous contenterons ici de comparer quatre traductions plus récentes et moins confidentielles :

1. Charles Héguin de Guerle, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1834-1835.

Latiniste et traducteur prolifique, Charles Héguin de Guerle (1793-1881) a publié une édition scientifique du *Satyricon* en deux volumes, avec texte et traduction en regard, assortie d'une introduction critique intitulée « Recherches sceptiques sur le *Satyricon* et sur son auteur ». C'est cette édition, qui a servi de référence à plusieurs de ses successeurs, que nous suivons ici pour le texte latin. Charles Héguin de Guerle a intégré à sa propre traduction les passages en vers traduits en son temps par son beau-père Jean-Nicolas-Marie Deguerle (1766-1824), procureur puis professeur de rhétorique après la Révolution. Les deux hommes partageaient un même goût de la gaudriole et, si le beau-père a signé un *Éloge des perruques* sous le pseudonyme de « docteur Akerlio », le beau-fils a été membre honoraire de la « société du Caveau ».

2. Laurent Tailhade, Paris, E. Fasquelle, 1902.

Fils de magistrat, anarchiste rebelle à l'ordre bourgeois autant qu'homme du monde, Laurent Tailhade (1854-1919) a poursuivi une longue carrière de poète satirique et libertaire. Flamboyante, expérimentale, sa traduction du *Satyricon* a fait l'objet d'éditions illustrées par Georges-Antoine Rochegrosse, Jean-Émile Laboureur et André Derain. Rééditée par Georges Crès puis par Le Club français du livre et finalement par Flammarion, elle est, fort paradoxalement pour un tel exercice de style, l'une de celles qui circulent le plus.

3. Louis de Langle, Paris, Bibliothèque des curieux, 1923.

Le nom de Louis de Langle, sans date de naissance ni de mort, n'est associé dans le catalogue de la BnF qu'à cette traduction du *Satyricon*, rééditée dans la collection Libretto en 2017. Pourtant, sa longue et érudite introduction porte plutôt à croire qu'il ne s'agit pas d'un coup isolé dans les lettres latines et que Louis de Langle est un pseudonyme. Au XVe siècle, un certain Louis de Langle, astrologue auteur d'un traité intitulé *De figura seu imagine mundi*, est aussi connu en tant que médecin et... traducteur du latin.

4. Pierre Grimal, Paris, Gallimard, 1958.

Grand latiniste, plusieurs fois primé par l'Académie française, Pierre Grimal (1912-1996) est aussi l'auteur d'une importante œuvre de traduction et de vulgarisation. Sa traduction du *Satyricon*, d'abord parue dans le volume *Romans grecs et latins* de la Bibliothèque de la Pléiade en 1958, a été rééditée depuis dans la collection Folio. Ainsi est-ce à la fois la plus accessible et la plus reconnue aujourd'hui.

1. Incipit (I).

La plupart des ouvrages reprennent l'incipit du manuscrit de Belgrade, découvert en 1688, où le narrateur, Encolpe, prend ainsi la parole :

[Jamdudum, quæ mihi acciderunt, vobis ita narrare – pollicitus sum, ut hodie promissis stare decreverim : nobis, ad scientias non solum explicandas, sed etiam ad hilaria colloquia, fabulis jucundioribus animanda, opportune congregatis.]

Il y a bien longtemps que je vous promets le récit de mes aventures ; je veux tenir aujourd’hui ma promesse. Puisque nous voici réunis, moins pour nous livrer à des dissertations savantes, que pour ranimer par des contes plaisans la gaîté de nos entretiens : profitons, mes amis, de l’heureuse occasion qui nous rassemble. (CHdG)

Voici longtemps que je promets de vous narrer mes aventures, si bien que j’ai résolu de donner suite aujourd’hui même à cet engagement : car moins pour éclaircir de doctes problèmes que pour animer des propos hilares et des colloques grivois, s’est opportunément congrégée notre assemblée. (LT)

Il y a déjà bien longtemps que je vous promets le récit de mes aventures. Le moment est venu de tenir parole aujourd’hui qu’une heureuse occasion nous réunit, car nous ne sommes pas ici exclusivement pour fixer des points de science, mais pour causer aussi et pour rire un peu en nous racontant de bonnes histoires. (LdL)

Ce passage, considéré comme apocryphe (d’où les crochets dans l’édition de Charles Héguin de Guerle), est laissé de côté par Pierre Grimal.

2. Une vieille dame (VII).

Sur la place publique, Encolpe harangue une foule d’auditeurs sur ce qu’il considère comme un déclin de l’art oratoire sous l’influence orientale, lorsqu’un certain Agamemnon s’arrête pour lui répondre. Encolpe, qui ne s’aperçoit pas du départ d’Asclyte, essaie ensuite de le retrouver. Perdu dans un coin isolé de la ville, il avise une vieille dame – *aniculam quamdam, quas agreste olus vendebat* : « une petite vieille qui vendait de méchantes herbes » (CHdG), « une vieille sempiternelle qui criait, par les rues, des herbes potagères » (LT), « une petite vieille qui vendait des légumes » (LdL), « une petite vieille, qui vendait des légumes grossiers » (PG) – à qui il demande son chemin :

[– Terogo, inquam, mater, numquid scis, ubi ego habitent ? – Delectata illa urbanitate tam stulta, et : – Quidni sciam ? inquit ; –

consurrexitque, et coepit me proecedere. Divinam ego putabam : at subinde, ut in locum secretiorem venimus, centonem anus urbana rejecit ; et : – Hic, inquit, debes habitare. – Quum ego negarem, me cognoscere domum, video quosdam intus titulos nudasque meretrices¹ furtim conspiciant. Tarde, immo jam sero, intellexi, me in fornicem esse deductum.]

– Bonne mère, lui dis-je, ne sauriez-vous point où je demeure ? La naïveté la fit sourire. – Pourquoi non ? répond-elle gaîment. – Aussitôt elle se lève et marche devant moi. Je la suis, tenté de la croire inspirée. Arrivés ensemble vers une ruelle obscure, la vieille leva son voile d'un air galant ; puis : – Voilà sans doute votre logis. – Je m'en défendis, comme on pense. Pendant notre altercation, j'aperçois dans l'intérieur des mignons et des femmes nues se promenant avec mystère. Trop tard alors je reconnus le piège : j'étais dans une maison de prostitution. (CHdG)

Maman, saurais-tu par hasard où je demeure ? fut ma première question.

Délectée par ma niaiserie et mon urbanité : – Possible que je le sache, répond-elle ; et voici qu'elle marche devant moi. Je la croyais devineresse : mais bientôt, débouchant dans un lieu plus secret, la matrone obséquieuse soulève une portière : – C'est ici, dit-elle, que je pense que tu habites. Je me défendis de connaître ce logis : mais, en même temps, j'aperçois, parmi les écrivains et les meretrices à poils, des promeneurs furtifs. Bien tard, que dis-je ? trop tard, je compris qu'on m'avait égaré dans un lieu d'honneur. (LT)

« Je vous prie, la mère, lui dis-je, sauriez-vous par hasard où je loge ? » Cette plaisanterie un peu simple parut lui plaire : « Pourquoi non ? » répondit-elle. Et, se levant, elle se mit à marcher devant

¹ « Toutes les éditions portent *inler titulos nudasque meretrices* : ce qui n'offre aucun sens. Qu'est-ce, en effet, que ces hommes qu'Encolpe aperçoit se promenant entre des femmes nues et des écrivains (ceux qui étaient sur la porte des courtisanes) ? Au moyen de la correction que nous empruntons à Bourdelot, ce passage devient plus intelligible. » (CHdG)

moi. Après tout, elle était peut-être sorcière. Tout à coup, dans un endroit écarté, elle ouvre le manteau qui la cachait et me dit d'un air fin « C'est ici que vous devez loger. » J'allais protester que je n'avais jamais vu la maison quand j'aperçus à l'intérieur des tapettes² et des femmes nues qui allaient et venaient avec un air de mystère. Je compris un peu tard, ou plus exactement trop tard, qu'elle m'avait mené tout droit au bordel. (LdL)

« Pardon, la mère, sais-tu par hasard où j'habite ? » Ravie d'une plaisanterie aussi sottise : « Bien sûr, dit-elle ; elle se leva et me précéda. Je pensais qu'elle était sorcière, et... mais voici que bientôt, comme nous étions arrivés dans un endroit assez retiré, la vieille, d'un air aimable, tira un rideau tout rapiécé et me dit : « C'est ici, que tu dois habiter. » Déjà je protestais que je ne reconnaissais pas mon gîte, quand je vois se promenant entre des inscriptions et des prostituées nues des promeneurs furtifs. Bien tard – trop tard – je compris que j'avais été conduit au bordel. (PG)

3. Eumolpe et Giton surpris au lit par Ascyte (XI).

Ascyte ayant vécu une aventure très similaire, Encolpe le retrouve dans le même lupanar. Il l'aide à échapper aux avances d'un homme mûr – *paterfamilias* : « un vieillard d'un extérieur vénérable » (CHdG), « un père de famille » (LT), « un bourgeois respectable » (LdL), « un bourgeois » (PG) – mais Ascyte s'enfuit et le laisse seul. Plus tard, alors qu'Encolpe a enfin retrouvé Giton, Ascyte fait irruption à un moment délicat :

2 « En latin *tituli*, qu'on a d'abord traduit par écriteaux : les écriteaux, portant leurs noms, que les courtisanes avaient sur leur porte. Bourdelot a établi qu'il valait mieux entendre par *tituli* 'ces jeunes prostituées qui éveillaient par des attouchements lascifs les sens engourdis des débauchés de l'un et l'autre sexe et leur donnaient, pour ainsi dire, l'avant-goût du plaisir. Le lieu où se tenaient ces *tituli* se nommait *ephebia*, à cause de leur âge, comme le prouve un passage de saint Jérôme.' Ce que Bourdelot ne nous apprend pas, c'est d'où vient le nom de *tituli* donné à ces jeunes gens." (Note de De Guerle, le fils.) » (LdL)

[Postquam lustravi oculis totam urbem, in cellulam redii ; osculisque tandem bona fide exactis, alligo arctissimis complexibus puerum, fruorque votis usque ad invidiam felicibus. Nec adhuc quidem omnia erant facta, quum Ascyltos furtim se foribus admovit, discussisque fortissime claustris, invenit me cum fratre ludentem[.]

Après avoir fureté dans tous les quartiers de la ville, je rentrai au logis, et je me consolai dans les bras de Giton. Ses baisers portèrent le feu dans mes sens, et mon bonheur, égal à mes désirs, eût rendu les dieux mêmes jaloux. Nous préludions à de nouveaux plaisirs, quand, arrivant à pas de loup, Ascylte enfonce la porte avec fracas, et nous surprend, Giton et moi, au milieu de nos plus vives caresses. (CHdG)

Après avoir fait la guerre à l'œil dans tous les recoins de la ville, je regagnai ma petite chambre. Giton me baisa de tout son cœur ; moi, liant le cher enfant dans une étreinte robuste, je goûtai de mes vœux la jouissance plénière et mes transports furent dignes d'envie.

Nos délices n'étaient pas encore épuisées, qu'Ascyltos, revenu à pas de loup et brisant avec fureur la porte, me trouva folâtrant avec mon frère. (LT)

Ayant exploré vainement tous les coins de la ville, je me décidai à réintégrer mon domicile ; après un consciencieux échange de baisers, j'enchaîne l'enfant en des embrassements plus stricts et bientôt, tous mes vœux comblés, je jouis d'une félicité parfaite. Nous n'avions pas encore fini, quand Ascylte, arrivant à pas de loup, enfonce brutalement la porte et nous pince en train de nous amuser. (LdL)

Après avoir parcouru toute la ville du regard, je rentre dans la chambre, et, après des baisers enfin échangés franchement je l'enlace plus étroitement encore et je parviens au comble de la félicité, au point de rendre les dieux jaloux. Et tout, à la vérité, n'était pas encore achevé lorsque Ascylte s'approche de la porte à pas de loup, fait sauter brutalement le verrou et me trouve au milieu de mes ébats avec le petit frère. (PG)

4. Un danseur lascif (XXIII).

Psyché, servante de Quartilla, vient accuser Encolpe et Ascytle d'avoir surpris sa maîtresse en train de sacrifier à Priape. Sommés de réparer cette faute, ils suivent Psyché chez Quartilla, où se tient une orgie. Un homme désigné par un nom de créature exotique – *cinædus* (littéralement « oiseau » ou « poisson » rare, métaphoriquement « efféminé » ou « prostitué ») : « un de ces baladins qui se prostituent pour de l'argent » (CHdG), « un cynède » (LT), « un de ces danseurs qui se prostituent³ » (LdL), « un inverti » (PG) – fait irruption et les met au supplice par son attitude particulièrement entreprenante. Lorsque le mot *cinædus* réapparaît quelques pages plus loin, l'absence de déterminant ne permet pas de savoir s'il s'agit du même personnage ou d'un autre :

[Intrat cinædus, homo omnium insulsissimus, et plane illa domo dignus, qui ut infractis manibus congemuit, ejusmodi carmina effudit :

Huc huc convenite nunc, spatolocinædi,
 Pede tendite, cursum addite, convolate planta,
 Femore facili, clune agili, et manu procaces,
 Molles, veteres, Deliaci manu recisi.

Consumtis versibus suis, immundissimo me basio conspuit :
 mox et super lectum venit, atque omni vi detexit recusantem. Super
 inguina mea diu multumque frustra moluit. Perfluebant per fronteni
 sudantis acaciæ rivi, et inter rugas malarum tantum erat cretæ, ut
 putares detectum parietem nimbo laborare.]

3 « On les appelait *cinædi*. Ils dansaient, avec des postures lascives. Ils se prostituaient ensuite au besoin. Aulu-Gelle prétend qu'il y en avait deux espèces, les uns actifs, les autres passifs. Nonnius fait venir le mot *cinædi*, en grec κίναλδοι, de κινεῖν τὸ σῶμα, remuer le corps. On a aussi proposé l'étymologie κινεῖν τὴν αἰδῶ pour τῶν αἰδοῖα, remuer les parties sexuelles, qui n'est pas plus vraisemblable. » (LdL)

Alors survint un baladin, le plus insipide de tous les hommes, et digne commensal d'un pareil logis. Après avoir battu des mains pour marquer la mesure, il entonne la chanson suivante :

Aimables impudiques,
Ganymèdes nouveaux,
Audacieux cyniques,
Complaisantes Saphos !
Le plaisir nous rassemble,
Aimons en liberté :
Par tous les sens ensemble,
Buvons la volupté !

En achevant ces vers, l'effronté m'applique un baiser dégoûtant ; bientôt même, usurpant une moitié de mon lit, il écarte, malgré moi, le vêtement qui me couvrait, et s'efforce longtemps, mais en vain, de m'exciter au plaisir. De son front coulaient des ruisseaux de sueur mêlée de fard ; et ses joues, dont le blanc remplissait les rides, semblaient un vieux mur dont le plâtre fond à la pluie. (CHdG/JNMD)

Et le cynède reparait aussi, fastidieux entre les hommes et digne commensal d'une pareille maison, qui, après avoir battu la mesure en gestes saccadés, expectore ces vers :

Ici, venez ici, les spatolocynèdes !
Marchez ! Courez ! Volez !
Cuisses hospitalières, fesses agiles, mains expertes,
Bougres neufs, vieux sagouins, eunuques de Délos !

Ayant fini son couplet, le pied plat m'insalive d'un baiser très immonde. Bientôt il grimpe sur mon lit et me déshabille malgré moi. Longtemps il ahane sur ma braguette. Mais en vain. Des ruisseaux de pommade à l'acacia fluaient avec la sueur de sa tête grasseuse. Tant de craie enfarinait ses joues pleines de rides que vous les eussiez prises pour un mur débué par les grandes pluies. (LT)

Entre alors un danseur, le plus insipide homme du monde et digne ornement d'une telle maison, qui, après avoir battu des mains en grognant, pour marquer la mesure, lâcha cette chanson :

Arrivez ici, arrivez tous, danseurs obscènes⁴.
Tendez la jambe, courez, voltigez sur vos pointes,
La cuisse facile, la fesse agile, la main hardie,
Efféminés, vétérans de l'amour, qu'a châtrés l'expert Délien⁵.

Ceci dit, il me souilla d'un immonde baiser bientôt même il s'assied sur mon lit, et, malgré mes protestations, relève brutalement mes habits. Longtemps et énergiquement il travailla mes parties. Mais en vain... À travers son front suant coulaient des ruisseaux de fard et les rides de ses joues étaient si pleines de blanc qu'on eût dit un mur décrépiti travaillé par la pluie. (LdL)

Il entra alors un inverti, un individu particulièrement dépourvu d'esprit, et bien digne de cette maison, qui, après avoir poussé des cris funèbres, en se tordant les mains, débita des vers de cette sorte :

Allons, allons, venez ici, maintenant, délicieux mignons, venez d'un bon pas, approchez au pas de course, volez sur vos jambes, cuisse agile, cul habile, et main provocante, enfants voluptueux, vétérans éprouvés, ô châtrés de Délos⁶ ! »

4 « Le texte porte *spatalocinaedi*, qui vient de *cinædus* ou *κίναϊδος*, déjà expliqué au paragraphe 21 (note 1) et de *σπιάταλος*, mou, efféminé. C'étaient des danseurs encore plus lascifs que les *cinædi*. On les appelait aussi *exoleti* : les Romains s'en servaient en qualité de pédérastes actifs. D'après Cicéron, *Pro Milone*, Clodius en avait toujours quelques-uns à sa suite. On rapporte la même chose d'Héliogabale. Mais Alexandre Sévère les envoya dans des îles désertes ou les fit jeter à la mer. Par extension le terme signifie : débauché, vieux débauché. C'est peut-être le sens qu'il a ici. » (LdL)

5 « Les habitants de Délos étaient habiles à fabriquer les eunuques. Cicéron, *Pro Cornelio*, dit qu'on venait de tous pays leur en acheter. De tout temps, les eunuques ont été considérés comme des outils de débauche. Saint Épiphane, *Contre les hérétiques nommés Valésiens*, rapporte que Salomon leur reprochait déjà leur main hardie. » (LdL)

Ces vers achevés, il me mouilla du plus immonde des baisers. Puis il vint se mettre sur mon lit et, de toute sa force, me déshabilla, malgré ma résistance. S'attachant à mon bas-ventre, il me pétrit longuement, mais en vain. Sur son front coulaient des ruisseaux de sueur et de pommade et dans les rides de ses joues il y avait tant de craie qu'on aurait cru voir un mur délabré en train de se défaire sous une averse. (PG)

6 « Délos resta longtemps, même après sa ruine, au milieu du 1^{er} siècle av. J.-C., un centre du commerce des esclaves. » (PG)
